

permettent à partir de termes connus de mieux interpréter ou communiquer le terme « inconnu » : le Christ, mort en sacrifice.

FONDEMENTS THEOLOGIQUES FECONDS EN VUE D'UN DIALOGUE PASTORAL LIBERATEUR

par Nathalie Guillet,
enseignante, Bangui (RCA)

L'article de Samuel Bénétreau sur *la mort du Christ selon l'épître aux Hébreux*¹ a de quoi faire rêver les pasteurs. Quel thème plus central en effet dans la prédication, les visites ou les études bibliques que le sang de Jésus versé pour nos péchés ? Un article qui, de plus, examine de près l'épître aux Hébreux est précieux, car ce n'est pas souvent que nous puisons dans ce texte un peu mystérieux pour annoncer le pardon des péchés. Pourtant cette épître, avec sa richesse et son originalité, nous interpelle sur les sens de la mort de Jésus, notre « sacrificateur pour l'éternité » (He 7,21).

Notre projet dans ce court article est très simple. Nous essaierons de dégager, à partir des thèses mises en évidence par S. Bénétreau, deux perspectives pratiques en vue du dialogue pastoral². Il ne s'agit pas, loin de là, de développer une méthode ou de donner des « tuyaux » pour le difficile ministère de la cure d'âme. Notre but, moins ambitieux, consistera plutôt à poser quelques jalons bibliques justifiant l'aide pastorale. Car, si le pasteur a tout intérêt à puiser dans la psychologie des données précieuses pour la connaissance des humains, c'est dans la Bible qu'il trouvera le fondement de l'aide qu'il propose. Aussi, loin d'évacuer les pistes de la psychologie, nous voudrions simplement relever ici l'écho que peut trouver la mort du Christ dans nos entretiens pastoraux.

L'affirmation centrale de S. Bénétreau est la portée sacrificielle de la mort de Jésus d'après l'épître aux Hébreux. Dans ce cadre précis l'auteur fait les deux remarques suivantes : dans un premier temps la mort de Jésus reproduit le schéma rituel du *Yom Kippur* et cela pour

¹ *Hokhma* 39, 1988, pp. 25-47.

² Nous empruntons l'expression au livre de J. Ansaldi, *Le dialogue pastoral*, Genève, Labor et Fides, 1986.

une raison très simple : autant la présentation du sang dans le Saint des saints constituait « une solution au problème des fautes commises »³, autant le sang de Jésus répandu une fois pour toutes sur la croix est la solution au problème de toutes les fautes commises. Ainsi la mort de notre Seigneur, tout en reproduisant le rite du *Yom Kippur*, souligne ce qu'il avait d'insuffisant et comble ce qui lui manquait. Par sa mort Jésus met donc *définitivement* fin aux sacrifices imparfaits. De cette affirmation nous tirerons une première leçon pour le dialogue pastoral.

Dans un deuxième temps S. Bénétreau nous fait remarquer que la mort de Jésus accomplit *parfaitement* le rite du *Yom Kippur* dans le sens où elle nous conduit à l'état de perfection, alors que le sang des taureaux et des boucs était incapable d'ôter les péchés (He 10,4)⁴. Nous voyons là un second pilier pour notre pratique de la cure d'âme.

La croix est « la marque du définitif »⁵. Non seulement le péché est abrogé par le sacrifice de Jésus (He 9,26), mais la rédemption qui nous est acquise est éternelle (He 9,12)⁶. Dans ce pardon définitif, cette rédemption éternelle, je vois déjà une piste précieuse pour le ministère de la cure d'âme. Un pasteur a l'impression parfois de dire toujours les mêmes choses, de répéter indéfiniment que Dieu nous aime, que nous sommes pardonnés de nos péchés, que nous sommes sauvés. Or, si la tâche de l'enseignement consiste souvent à répéter, celle de la cure d'âme consiste essentiellement à faire aller de l'avant, à aider à progresser dans la vie chrétienne. Le sacrifice de Jésus établit une rupture définitive. Une rupture entre ce que nous étions et ce que nous sommes désormais, une rupture avec notre péché, une rupture entre la perdition et la vie éternelle. Cette rupture doit être pour nous une référence constante, un *leitmotiv* dans la conception que nous avons du dialogue pastoral. Il nous faut en effet faire comprendre et faire vivre cette rupture, car si la personne ne réalise pas que son péché a été pardonné une fois pour toutes, elle ne pourra jamais aller de l'avant, construire sa vie sur le pardon qu'elle ignore mais qui lui a pourtant été donné sur la croix. La mort de Jésus ne nous rappelle pas notre péché – ça c'est le rôle des sacrifices anciens (He 10,3) – elle le supprime. Elle n'est pas là pour nous montrer que nous sommes des pécheurs, elle nous assure plutôt que nous sommes sauvés.

³ S. Bénétreau, « La mort du Christ selon l'épître aux Hébreux », p. 32.

⁴ *Ibid.*, pp. 43-44.

⁵ *Ibid.*, p. 37.

⁶ *Ibid.*, pp. 39-40.

La mort de Jésus n'est donc pas un rappel du passé, mais elle est la marque d'une rupture avec ce passé et l'affirmation qu'une vie nouvelle est possible. Combien de témoignages de chrétiens s'appesantissent bien plus sur le rappel de leurs fautes que sur la vie nouvelle qu'ils vivent maintenant en Jésus-Christ ? Ceci n'est pas normal. Sachons par notre écoute et une aide active faire vivre pleinement cette rupture libératrice.

Le deuxième point est dans la continuité du premier. La mort de Jésus est l'accomplissement parfait du rite du *Yom Kippur*. En fait les sacrifices anciens ne font que souligner « l'efficacité, ô combien supérieure, du sacrifice du Christ »⁷. Mieux que ça, ils sont la préfiguration du sacrifice de Jésus⁸. Le souverain sacrificateur devait entrer chaque année dans le sanctuaire avec du sang étranger (He 9,25) tandis que le Christ, en une seule fois et par son propre sang, a aboli le péché (9,26). La mort de Jésus accomplit donc parfaitement le sacrifice ancien. Elle le mène lui-même à l'exaltation, le fait asseoir à la droite du Père et nous conduit par la même occasion à l'état de perfection : « Car par une seule offrande, il a rendu parfaits à perpétuité ceux qui sont sanctifiés » (He 10,14). Voici une deuxième grande affirmation du message de la croix dans l'épître aux Hébreux . Non seulement l'accès à Dieu est désormais possible, mais *nous sommes rendus parfaits*. Ceci constituera le second pilier de l'entretien pastoral.

Partir non plus du péché et du poids de la culpabilité mais de l'état de perfection qui nous est *déjà* acquis. Dans l'entretien l'état de perfection ne sera pas le but – il a déjà été atteint en Jésus-Christ – mais le point de départ. Bien-sûr il est peut-être nécessaire d'amener la personne à une confession de son ou ses péchés. Mais une fois le péché mis en évidence, on doit être conduit à affirmer le pardon. La confession du péché n'a pas de valeur en elle-même, mais elle doit être dite pour que suive le pardon (il va sans dire que la confession doit être sincère !). Le péché est confessé pour être effacé, définitivement effacé, oublié au regard de Dieu. Autrement la confession n'aura que le rôle des sacrifices anciens : celui de rappeler perpétuellement le péché (He 10,3). Au lieu de la confession, c'est la réponse qui doit être gardée, c'est-à-dire l'affirmation du pardon et d'état de perfection auquel nous avons déjà accédé en Jésus.

⁷ *Ibid.*, p. 34.

⁸ *Ibid.*, p. 35.

Les entretiens pastoraux ne doivent pas se cantonner à d'interminables récits d'un passé qui paralyse ou culpabilise. Si c'est cela, ils n'ont pas de raison d'être, ils sont même nuisibles. Le pasteur n'est pas là non plus pour aider son interlocuteur à devenir une personne parfaite ; il n'y arriverait pas de toute façon. Il est simplement là pour lui faire découvrir qu'en Jésus nous sommes déjà parfaits et sanctifiés, et sauvés. Voilà l'utilité de l'entretien pastoral et c'est dans cette affirmation que réside la promesse de son efficacité : parce que la promesse de sanctification et de perfection a déjà été réalisée, le travail à une sanctification progressive est possible. Nous n'aurions autrement qu'à désespérer !

La valeur du sacrifice de Jésus ne réside pas tant dans sa mort que dans la conséquence de cette mort qui est le don de la vie. Les deux points que nous avons esquissés en guise de bases pour un entretien pastoral constructif, sont le reflet de ce don. Sachant qu'aujourd'hui notre Seigneur est « vivant et très actif en faveur de son peuple », puissions-nous vivre et transmettre le don de la vie à ceux qui, autour de nous, sont devenus comme des morts vivants.

D'UN ROMAN POLICIER À LA PREDICATION DE LA CROIX

par Christophe Desplanque,
pasteur, Luneray (France)

Parmi les thèmes dont la croix aura imprégné notre culture, celui de *la mort de l'innocent* se révèle l'un des plus obsédants. Pour ne prendre que l'exemple des media, on constate que l'innocence des victimes sert souvent à rehausser, sous la plume des journalistes, l'horreur qu'inspire leur mort. Que celle-ci soit voulue ou résulte au contraire du déchaînement aveugle d'une catastrophe naturelle, d'un accident technologique ou d'une erreur humaine, *l'innocence* de l'enfant victime d'un sadique, du passager de train broyé par les tôles, des familles arméniennes prises au piège des décombres de leurs maisons vient renforcer le caractère révoltant du drame.

A la figure de l'innocence se superpose dans la mort de Jésus celle du martyr. Une confession de foi récente dit le Christ « proche